

Tiery Bourquin, *Le Frère préféré*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008.

J'AI PENSÉ QUE JE RESTERAI FIDÈLE À CES SEPT JOURS, qu'il ne me serait jamais nécessaire de les rappeler.

Qu'après ton départ, je pourrais veiller tout l'hiver, chaque hiver, avec sérénité, sur les larmes d'attendrissement, simple repos de l'âme ou distraction du cœur, versées dans le bus qui me reconduisit sans toi vers la place.

Mais l'on n'oublie pas les autres saisons, on se réveille bien vite, trop prêt à sacrifier son plus beau rêve.

L'aventure fut si belle qu'en en sortant je suis entré dans le repos. Mais des neiges ont eu tôt fait de refroidir l'ardeur de mes songes qui prétendaient élever la nostalgie au rang de la vie courante. Il a fallu revenir à mon foyer le soir, fâché, sans gratitude, ni prière au cœur, ne plus retourner à notre hôtel, mon nord désormais.

Je craignais encore de t'en parler.

Je ne tardai plus à t'écrire cependant, car je voulais que toi non plus tu n'oublies rien de notre histoire.

Mon rêve a pris fin et ça n'était déjà plus l'aube, il était midi, l'heure d'être séparés, sans savoir si nous nous reverrions.

J'aurais pu dire au matin de notre séparation que tu étais mon foyer, ma paix, mon ami. J'avais semencé avec amour, moissonné avec gratitude, j'étais comblé. Mais le plaisir, comme celui que j'ai eu avec toi, n'est ni le haut ni le profond : à trop le chanter, on risque d'égarer notre cœur dans l'espace de la liberté et de ne plus récolter que la fleur sans le fruit.

Mais tu n'étais pas amoureux.

Tu savais que je t'aimais. Et j'aurais souhaité que tu en fusses un peu plus fier et arrogant. Tu te serais peut-être ainsi abandonné davantage.

Tu n'as pas seulement feint de m'abandonner en revanche, lorsque tu es parti. On est heureux de rentrer chez soi quand le voyage a été bon : tu me l'as dit et, enfant, je le pensais aussi.

Mais ne comprenais-tu pas maintenant, toi mon âme et mon sang, qu'il fallait d'abord aimer un frère et « ne pas offrir l'holocauste sacré de ses premières rosées aux souffles violents » ?

Mon amour était plus tendre et plus léger qu'une femme. Peut-être même ne le voyais-tu pas venir et s'éloigner, et n'as-tu pas senti le voile tomber ? Peut-être m'en voulais-tu ou étais-tu seulement inquiet ? Tu as pourtant semblé ne rien trouver d'étrange à ce que nous avons fait.

J'ÉTAIS AU BORD DE L'EAU, PRESQUE HEUREUX ET SURTOUT PRESSÉ. Pressé de t'accueillir, toi, mon « petit Alsacien perdu dans l'aéroport ».

C'est avec cette formule de tendresse inattendue et merveilleuse que tu avais conclu ta dernière lettre.

Je l'avais cachée en attendant de l'ouvrir, pour différer mon plaisir. Elle obéissait à mon attente, elle m'apprenait ta venue à Paris.

Notre père avait lui-même insisté pour que notre rencontre se fit au printemps. Pouvait-il se réjouir à l'idée que deux frères, deux de ses fils... ?

Écrire sa vie.

Je comprenais mieux cette expression dorénavant.

On écrivait ce qu'on avait envie de vivre et étrangement cela se réalisait. C'était comme si on passait un contrat avec la vie, ou avec soi-même.

« La magie, c'est le vaste gîte dans l'instinctif. » L'écriture creusait un vaste souterrain dans le sol de mes désirs, de là venait que l'instinct était une affaire de volonté.

C'était la fin de l'après-midi, un dimanche. J'étais à Landor au bord de la Voise qui traverse l'ancienne cité médiévale. Il y avait beaucoup de nature autour de moi et peu de gens, malgré le chemin de terre qui se trouvait dans mon dos mais qu'à cette heure, plus grand monde n'empruntait.

On pensait à rentrer chez soi pour finir les bons restes du midi en famille, avant que les enfants ne repartent pour la capitale, laissant seuls derrière eux campagnes et vieillards.

Cela avait un goût amer, même pour moi qui ne faisait qu'y songer.

Mais je rêvais surtout à la ville et à sa jeunesse, aux quais de la Seine, et à ses deux futurs promeneurs ; le plus jeune ne devrait pas croire que le second est son aîné. Ils auraient tous les deux quinze ans. Ils diraient entre eux du mal de leurs professeurs, vouloir quitter le lycée, fuir ensemble.

J'aurais dû plutôt te parler de ton métier et de ton avenir, mais les affaires et la réussite ne te regardaient pas. Tu avais pour toi la beauté et il y aurait toujours quelqu'un pour te chérir.

Il était peut-être six heures.

Il faisait encore chaud.

Je refermai *Les Chants de Maldoror* que j'avais emporté avec moi.

Je me levai et m'approchai de la rivière.

C'était un miroir qui m'empêchait chaque fois que je venais ici de me confondre dans le paysage. Mon visage s'y reflétait. Il te ressemblait.

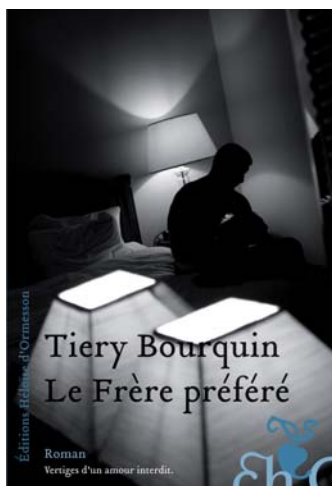
Tu me ressemblais, sans être mon image et sans que j'eusse à t'engendrer. C'était un succès. Une damnation. Une harmonie. Un manque. Un succédané de l'unité.

Je ne craignais pas de te désirer, car j'étais certain d'aimer en toi plus qu'une image et de ne pouvoir déchirer ton cœur. Je t'aimais parce que ton sexe et ton sang étaient miens. Je me préférais en t'aimant et manquais ainsi à mon devoir d'artiste.

Je t'écrivais en me moquant parfois de bien faire, mais en faisant toutefois le choix du scandale et en m'y tenant.

Ma lettre était coupable, tu la mettrais à l'abri de la lumière, et tu devinerais, en te faisant poète à ton tour.

Ton frère, à son grand péché radieux.



Tiery Bourquin, *Le Frère préféré*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008 | www.heloisedormesson.com
240 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-090-8
Distribution/diffusion Interforum